

Azincourt, de la campagne à la bataille

Pascal BRIOIST

Quand William Shakespeare écrivit *Henry V*, en 1599, il s'appuya sur des sources précises qui sont aujourd'hui bien identifiées¹. Il utilisa tout d'abord, une pièce anonyme, *The famous victories of Henry the Fifth*, probablement produite dans l'entourage du Comte d'Oxford et jouée par les Comédiens de la Reine en 1598, mais surtout les *Chronicles* de Raphael Holinshed, publiées en 1577 et rééditées en 1587². Cet historien avait lui-même recouru à trois sources importantes pour établir son récit : le texte du Frioulan Titus Livius de Frulovisiis intitulé *Vita Henrici Quinti* (1446-1449), l'anonyme *Gesta Henrici Quinti* (1430?) et *The St. Albans Chronicle* (1406-1420) de Thomas Walsingham.

L'humaniste Titus Livius (probablement un pseudonyme emprunté à l'historien romain), avait composé en latin une biographie de Henry V à la demande du Duc de Gloucester, frère de ce dernier et vétéran de la bataille³. Titus Livius avait glané ses renseignements auprès de Sir Walter Hungerford qui avait combattu à Azincourt. En 1514, l'éloge du vertueux prince guerrier fut traduit en anglais, amplifié de considération morales, et offert à Henry VIII, ce qui explique que Holinshed le connaissait bien. En vérité, la bataille d'Azincourt était très bien documentée par de nombreux témoignages de gens qui assistèrent au combat. Ainsi, la *Gesta*, œuvre de propagande à la gloire du monarque, fut rédigée par un chapelain de Henry V témoin de la bataille depuis les bagages⁴. La dernière partie des *Chronicles*

-
1. Lily B. Campbell, *Shakespeare's histories, mirrors of Elizabethan policy*, Methuen and Co, London, 1964.
 2. Pour consulter le texte des *Chronicles*, on pourra se référer au site très complet du Holinshed Project : <http://www.cems.ox.ac.uk/holinshed/>.
 3. Titi Livii Foro-Julienensis, *Vita Henrici Quinti*, dir. T. Hearne (Oxford, 1716),
 4. *Gesta Henrici Quinti*, Cotton Ms Julius E IV. Édité en 1727 sous le titre *Thomae de Elmham Vita et Gesta Henrici Quinti*, par T. Hearne, Oxford, 1727 et traduit sous le titre, *The Deeds of Henry the Fifth*, par Frank Taylor et John S. Roskell. Oxford, Clarendon Press, 1975. On appelle *baggage* le train qui suit l'armée, c'est-à-dire la logistique des chariots qui transportent les tentes, les armes, le trésor et les victuailles.

du moine de l'abbaye de St Alban, Thomas Walsingham, qui fut l'historiographe officiel de Henry V, s'intitule *Historia Anglicana*. Elle englobe les années 1272 à 1422 et il s'agit d'une source contemporaine des événements d'Azincourt, même si l'on n'est pas certain que le prieur de St Alban en ait été l'auteur¹.

À ces sources connues de Shakespeare et de ses modèles, les historiens du XXI^e siècle ont pu comparer quantité d'autres documents, archéologiques, narratifs ou archivistiques, et ainsi construire une image plus nuancée, en tout cas moins sensible à la propagande, des événements de 1415². Ils ont tout d'abord consulté des témoignages de témoins oculaires de la bataille pour les deux factions : pour le camp anglais, ils ont pu utiliser la *Brut Chronicle*, une compilation de chroniques médiévales commençant avec l'histoire du pseudo héros troyen Brutus et s'achevant en l'année 1419, ainsi que le témoignage du héraut d'arme d'Henry V, Thomas Elmham³. Du côté français, ils disposaient de la *Chronique* d'Arthur de Richemont par Gruel (c. 1458), de la *Chronique* de Perceval de Cagny de la famille d'Alençon (1430), et de la *Chronique des ducs de Brabant* (1440) par Édouard Dwynter⁴. Ils ont également pu tirer parti des écrivains bourguignons tels que Enguerrand de Monstrelet, Jean Le Fèvre et Waurin ainsi que d'autres chroniques françaises⁵. Les témoignages de Jean Juvénal des Ursins, du religieux de St Denis ou encore du *Journal d'un bourgeois de Paris*, de même que de multiples chroniques de Normandie, de Flandre ou de Londres, leur ont aussi été précieux⁶. Ces narrations de la bataille ont pu encore être complétées de correspondances, de témoignages de diplomates, d'ordonnances, de rouleaux du parlement, de comptes de l'échiquier, de listes

1. Thomas Walsingham, *The St. Albans Chronicle 1406-1420*, dir. V.H. Galbraith, Oxford, 1937.
2. Les travaux les plus récents et les plus complets sont ceux d'Anne Curry, *Agincourt*, Oxford University Press, Oxford, 2015 ou encore du même auteur *1415 Agincourt, a New History*, The History Press, 2007. Pour des travaux plus anciens et bien illustrés des éditions Osprey, voir Paul Knight, *Henry V and the Conquest of France*, Men at arms series, Osprey, 1998 et Matthew Bennett, *Agincourt, 1415, triumph against the odds*, Osprey, 1994. En français, on pourra consulter l'ouvrage de Philippe Contamine, *Azincourt*, Paris, Julliard, coll. « Archives » (n° 5), 1964, réédité récemment sous le même titre, *Azincourt*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire » (n° 209), 2013.
3. Le *Liber Metricus de Henrico Quinto* par Thomas Elmham est une version versifiée des *Gesta*, voir T. Elmham, *The Memorials of Henry the Fifth, King of England*, dir. C.A. Cole (Rolls Series, London, 1858). Voir aussi *The Brut, or the Chronicle of England*, vol. 2, dir. F.W.D. Brie (Early English Text Society, original series, 136, London, 1906-1908).
4. La *Chronique d'Arthur de Richemont* par Guillaume Gruel, dir. A. Le Vasseur (SHF, Paris, 1890), la *Chronique de Perceval de Cagny*, dir. H. Moranville (SHF, Paris, 1902), la *Chronique des ducs de Brabant* par Edmond Dwynter, vol. 3, dir. P.F.X. De Ram (Bruxelles, 1858).
5. *La Chronique d'Enguerrand de Monstrelet*, vol. 2 et 3, dir. L. Douet-d'Arcq (SHF, Paris, 1858-1859), la *Chronique de Jean Le Fèvre, Seigneur de Saint-Remy*, vol. 1, dir. F. Morand (SHF, Paris, 1876), *Recueil des Chroniques et Anciennes istories de la Grant Bretagne à présent nomme Engleterre* par Jehan de Waurin, vol. 2, W.L. Hardy et E.L.C.P. Hardy éditeurs (Rolls Series, London, 1864).
6. Jean Juvenal des Ursins, *Histoire de Charles VI, roy de France*, Nouvelle collection des mémoires pour servir à l'histoire de France, éd. Michaud & Poujoulet, série 1, vol. 2 (Paris, 1836), *Le Religieux de Saint-Denis, Histoire de Charles VI*, vol. 4 and 5, éd. L. Bellaguet (Collection de documents inédits sur l'histoire de France, Paris, 1839-1844), *Journal d'un Bourgeois de Paris de 1404-1449*, dir. C. Beaune, Folio, Paris, 1990.

de défunts et même de plans tactiques¹ ? Beaucoup d'incertitudes demeurent néanmoins du fait d'un manque de preuves archéologiques et tous les schémas tactiques que l'on peut produire ne sont en réalité que des conjectures car il nous est difficile de placer avec précision les armées à chaque moment de la bataille. Les objets et les armes retrouvés sur place sont pauvres en renseignements, notamment parce que les plus significatives de ces traces matérielles, pommeaux, fers de lances ou de vouges, pointes de flèches, éperons, ont été ramassées par des employés de Jacques Boucher de Perthes et données au musée d'artillerie de Paris (actuellement musée de l'armée) sans avoir été localisés sur un champ de fouille².

I. Les mobiles de la campagne de Henry V

Henry V, petit-fils d'Édouard III, considérait le duché de Normandie comme son bien héréditaire. Pour lui, quand le roi de France Philippe II l'avait pris au roi Jean Plantagenêt d'Angleterre, son vassal, en 1204, il avait commis une faute. Le traité de Paris, signé en 1259, avait continué d'affaiblir les possessions anglaises en France puisque le jeune Henri III avait dû céder non seulement la Normandie mais encore l'Anjou et ne plus garder que l'Aquitaine et la Gascogne. Au début du XIV^e siècle, les rois de France obligèrent à plusieurs reprises leurs « vassaux » anglais à prêter hommage. En 1328 cependant, Charles IV mourut sans héritier mâle et la haute noblesse choisit de confier la couronne à Philippe de Valois, cousin du roi défunt. Le choix d'un membre de la branche cadette déclencha un conflit dynastique.

Philippe VI se servit du prétexte du soutien d'Édouard III au Comte d'Artois, renégat, pour préparer l'invasion de la Gascogne. C'est ainsi qu'allait commencer la guerre de Cent Ans en 1337. La tactique du roi d'Angleterre fut de multiplier les chevauchés dans le sud-ouest, ce qui lui fut avantageux. S'ensuivirent pour les Français de grandes défaites à Crécy (1346) et à Poitiers (1356), où le roi Jean le Bon fut même capturé et obligé de rendre une partie des terres du nord à l'Angleterre, mais pas la Normandie. Les Français répliquèrent par des raids navals et, sous les conseils de leur Connétable, Bertrand du Guesclin, ils pratiquèrent avec efficacité la tactique de la terre brûlée et de la petite guerre (c'est-à-dire le refus des batailles rangées au profit des escarmouches et des sièges) contre leurs adversaires. Sous Charles V le Sage, de 1364 à 1380, s'est ainsi opérée la reconquête

1. Christopher Philpott, « The French plan of Battle during Agincourt, Cotton Ms Caligula », *The English Historical Review*, vol. 99, n° 390 (Jan., 1984), p. 59-66. Pour la multiplicité des sources d'archives, voir les références données par Anne Curry, *Agincourt, op. cit.*
2. Nicolas Baptiste, « Azincourt-Marignan, traces matérielles des batailles » in Antoine Leduc (dir.), Sylvie Leluc (dir.) et Olivier Renaudeau (dir.), *D'Azincourt à Marignan. Chevaliers et bombardes, 1415-1515*, Paris, Gallimard/Musée de l'armée, 2015, p. 98-105.

du royaume mais la mort du souverain, à quarante-deux ans, laissa le pouvoir aux oncles du dauphin Charles. Ce n'est qu'en 1388 que Charles VI, âgé alors de 20 ans, monta sur le trône. Quatre ans plus tard, des signes de démence violente apparurent mais les crises furent suivies de périodes de rémission et le roi continua de gouverner jusqu'à ce que ses oncles (Jean de Berry, Louis d'Anjou et Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne) reprissent les choses en main au sein du conseil. Louis d'Orléans, frère cadet du roi, comprit alors qu'il fallait contrer l'influence grandissante du Duc de Bourgogne, Jean Sans-Peur, et il fonda le parti des Armagnacs. En 1407, Jean Sans-Peur fit assassiner son rival à Paris et les Bourguignons, n'ayant d'autre ressource que de fuir Paris, en vinrent alors à se rapprocher des Anglais. C'est dans ce contexte encore indécis de guerre civile larvée qu'Henry V décida de reconquérir la Normandie et l'Aquitaine en mettant en avant ses droits d'héritier légitime de Philippe le Bel (via son arrière-grand-père), c'est-à-dire de Roi de France. Philippe VI, soucieux d'apaisement voulut bien céder l'Aquitaine et même la main de sa fille, Katherine (la princesse de la pièce de Shakespeare) mais ne voulut en aucun cas se dessaisir de la Normandie. Pendant ce temps, en Angleterre, la campagne était extrêmement bien préparée.

II. Le siège de Harfleur et la marche vers Calais

Une armada de 300 vaisseaux s'apprêta début août à faire voile depuis Southampton et les ports de la côte sud, transportant plus de 10 000 chevaux, quantité de flèches, des échelles et des machines de siège ainsi que 3 500 hommes d'armes et 8 000 archers. Le 11 août, le navire amiral, la Trinité Royale, lança le signal du départ et la flotte d'invasion débarqua près de Harfleur, le 13 août. Ce port situé dans l'estuaire de la Seine offrait une formidable tête de pont en Normandie et représentait potentiellement un second Calais. La place, protégée d'un fossé en eau était fortifiée et ses portes se trouvaient solidement retranchées derrière des barbicanes. Le siège s'avéra difficile car les tentatives de sapes et de tranchées (évoquées par Shakespeare) se trouvaient contrées par les fossés humides et par les travaux de contre-sape des Français. Henry V dut compter sur son artillerie mais les 12 bombardes en fer forgé (alors que Shakespeare parle de pièces de bronze tout à fait anachroniques) tirant des boulets de pierre et des projectiles incendiaires obtenaient des résultats modestes. Il fallut se résoudre à un travail d'usure mais le camp anglais fut affligé de problèmes de dysenterie à cause des coquillages consommés sur place. Attaques et contre-attaques se succédèrent jusqu'à ce que le bastion principal fût capturé le 16 septembre et que les assiégés décidassent de capituler le 22. Henry V interdit le pillage et laissa la population civile disposée à accepter de faire partie d'une colonie anglaise qui restait sur

place avec une garnison de 300 hommes d'armes et 900 archers. Le siège ayant fait perdre au prince près de 2 000 hommes, il dut en conséquence renoncer à son ambition de conquête territoriale et choisir de prendre la route le 8 octobre pour suivre la côte et réembarquer à Calais.

La marche fut d'autant plus longue (pratiquement 200 km à vol d'oiseau) que l'armée française, d'abord regroupée près de Rouen (le Bec Hellouin) sous le commandement du Dauphin, puis partie pour Amiens, avait décidé d'adopter une stratégie de confinement. Henry V, voulant avancer au plus vite, ne chercha jamais à capturer des places et c'est à peine s'il y eut quelques escarmouches à Arques, Eu et Corbie. Des patrouilles envoyées en reconnaissance empêchaient les affrontements. Il n'y eut pas non plus beaucoup d'interaction avec la population locale sauf quand les paysans résistaient trop à la confiscation de leur fourrage et de leurs victuailles. Néanmoins, il était interdit aux soldats de piller (l'un d'eux qui vola un ciboire fut même exécuté) et seuls des officiers spécifiques avaient le droit de pratiquer des réquisitions. Henry V voulait démontrer qu'il n'était pas l'ennemi de « son » peuple.

Le 13 octobre, il fut impossible à l'armée anglaise de passer au quai de Blanquetaque entre Saint-Valéry-sur-Somme et Abbeville car une avant-garde dirigée par le Connétable d'Albret et le Maréchal Boucicault les y attendaient. Les Anglais remontèrent donc le long de la Somme. L'armée principale du Roi de France, forte de 10 000 hommes se trouvait le 15 octobre à Amiens puis à Péronne et Bapaume. Henry V l'évita en passant par Boves puis en traversant le fleuve picard entre Corbie et Ham le 19. Cet épisode est évoqué par Shakespeare à l'acte III, scène 6, car il offre l'occasion de vanter l'héroïsme du comte d'Exeter qui tient le « pont » (il s'agit en fait d'un pont improvisé sur un gué) contre des Français voulant empêcher le passage.

Pour l'armée française, beaucoup plus lourde avec ses troupes de cavaliers et ses wagons que sa rivale, la vallée était peu praticable ; aussi les Anglais purent-ils se faufiler en passant par Forceville, Acheux-en-Amiénois, Doullens et finalement Blangy. Leur fatigue était considérable car ils avaient finalement fait plus de 320 km de marche en 12 jours. Leur état sanitaire était en outre pitoyable car ils n'avaient pas vraiment pu se ravitailler en chemin et la famine qui les affligeait n'améliorait en rien la dysenterie des nombreux malades. Ils souffraient par ailleurs aussi du froid et de la pluie car ils dormaient chaque nuit sous leurs tentes (sauf les chefs qui réquisitionnaient les maisons des villages rencontrés).

Les Français, qui comptaient sur l'amenuisement des rations de leurs ennemis, pensaient pouvoir les forcer à accepter une bataille rangée, à tel point qu'ils avaient préparé un plan tactique très élaboré. Avant de le détailler, il nous faut toutefois expliquer de quoi étaient faites ces armées qui se faisaient la course¹.

1. Christopher Rothero, *The Armies of Agincourt*, Men at arms series, Osprey, 1981.

III. Deux armées face à face

Les armées médiévales reposaient en général sur la cavalerie lourde. Les gens d'armes, sont des nobles surentraînés depuis l'adolescence aux méthodes de combat à la lance et à l'épée. Montés sur leurs destriers, des chevaux de combat caparaçonnés de pièces métalliques appelées bardes (le chanfrein pour la tête et les bardes d'encolure étaient puissants mais, en 1415, les bardes de croupe et de flancs étaient plus légères, voire inexistantes), ces chevaliers et leurs lances, constituaient un véritable projectile. Lancé à 27 km/h sa force cinétique était en théorie capable de balayer tout fantassin. À Azincourt, les chevaliers les mieux armés étaient revêtus de cuirasses (2,5 mm d'épaisseur d'acier) ajustées à un jupon de bandes de métal (braconnières), et de pièces multiples pour protéger les membres (spalières, cubitières, canons d'avant et d'arrière bras, gantelets, jambières, cuissots, genouillères, grèves et solerets). Sous l'armure, beaucoup revêtaient le gambison, sorte de jaque matelassée en coton multicouche qui amortit les coups. D'autres portaient côte de mailles ou brigandines (plaques rivetées sur du cuir faisant cuirasse) associées ou non à des pièces métalliques additionnelles. Le casque performant typique de la période était le bacinet à tête de passereau, une défense de tête avec un mésail (visière mobile) pointu capable de faire riper les lances. Il se portait sur un camail de mailles ou un colletin rigide. D'autres formes de casques, sont identifiables sur les gisants de laiton ou d'albâtre de la noblesse anglaise ou sur les miniatures du temps : casques coniques ou ogivaux plus archaïques.

L'infanterie, quant à elle, était équipée plus modestement, au mieux de côtes de mailles, de casques et de brigandines. Pour le choc, l'arme de prédilection était une hallebarde ou une vouge, qui combine les capacités de la hache et de la pique au bout d'un bâton d'un peu moins de deux mètres. Certains soldats préféraient associer l'épée et l'écu. Pour les tirs à distance, une typologie de combattants distingue les archers, les arbalétriers et les canonniers. L'archer, est le combattant le plus caractéristique de l'armée anglaise mais il est aussi présent chez les Français¹. Son arc long de deux mètres en bois d'if, développe une puissance de 80 à 150 livres qui nécessite un fort entraînement. La flèche de 80 grammes qui part à près de 200 km/h touche sa cible en tir droit à 45 mètres avec une puissance d'une centaine de joules qui traverse les côtes de maille ou les lamellés. Si elle est arrêtée tout de même par une cuirasse ou un casque, le choc est tel que le projectile se brise, que l'adversaire est sonné et que l'énergie élève assez la température de la pointe de la flèche pour la chauffer à blanc. En tir parabolique, l'arc peut avoir une portée de 300 m, même si le choc obtenu est alors moindre. La cadence de

1. Anne Curry, « L'archer anglais », dans la *Revue du Nord*, hors-série, *Autour d'Azincourt : une société face à la guerre*, 2017.

l'archer est de 16 tirs à la minute et le tireur dispose de 24 flèches dans son carquois mais possède en réalité un total de 72 flèches qu'il fiche parfois en terre devant lui. Certains archers anglais étaient montés. L'arbalétrier, plus commun chez les Français, était plus lourdement armé que l'archer, son instrument, réputé être l'arme du diable car il perçait les spalières et les casques, pouvait varier de forme (arbalète à étrier, à levier, à poulies ou à cranequin pour les plus lourdes). Il pouvait envoyer son carreau en tir droit à 365 mètres. Sa puissance était phénoménale (860 livres) mais son rythme de tir (4 fois par minutes) bien inférieur à celui de l'arc. Le canonnier, revêtu d'une lourde armure, fut surtout important lors du siège de Harfleur et servait soit des bombardes soit des bâtons à feu portables. Dans le camp anglais, les troupes étaient levées pour une campagne par contrat d'*indenture*¹. Ainsi, le Duc Humphrey de Gloucester avait-il par contrat sous ses ordres 200 lances, c'est-à-dire des équipes associant gens d'arme, écuyers et archers montés tandis qu'un simple écuyer fournissait communément à son roi une dizaine de lances et quelques dizaines d'archers. Dans le camp français, le roi avait plutôt tendance à lever ses troupes par une solde ou par recrutement dans les milices urbaines (arbalétriers amiénois par exemple). Les grands capitaines recrutaient de préférence des soldats professionnels et les grands nobles utilisaient le ban et l'arrière ban de leurs vassaux pour regrouper leurs compagnies au demeurant assez hétérogènes. Ainsi le duc de Berry avait-il sous ses ordres 1 000 gens d'armes (écuyers et chevaliers) et 500 gens de trait tandis que le Comte de Vendôme apportait 300 hommes d'armes et 150 gens de trait.

Qu'en était-il des effectifs totaux dans l'un et l'autre camp ? Les sources narratives sont assez peu fiables et les études les plus récentes ont permis des réévaluations². Du côté français, d'après les livres de comptes, on considère aujourd'hui qu'étaient présents à Azincourt 6 000 hommes d'armes et 3 000 gens de traits plus peut-être 3 000 soldats supplémentaires recrutés par la noblesse, soit 12 000 hommes en tout, on est donc loin des 60 000 hommes décomptés par les chroniques. Même le nombre des prisonniers et des morts déplorés par les chroniqueurs doit être revu à la baisse si l'on en croit les recherches menées lors des dernières années³.

Du côté anglais, l'armée d'invasion était plus importante qu'on ne l'a dit, sans doute 12 000 hommes, et donc, même si l'on déduit la garnison laissée à Harfleur et

1. Un contrat d'*indenture* est un contrat bilatéral caractérisé par l'indentation du document sur lequel il est rédigé. Les chefs de soldats mercenaires recrutaient ainsi leurs troupes.
2. Anne Curry, *The Battle of Agincourt: Sources and Interpretations*, Woodbridge, The Boydell Press, coll. « Warfare in History ». De ce point de vue, le chiffre de 2000 contraste avec celui avancé par Matthew Bennett dans *Agincourt, 1415, triumph against the odds*, Osprey, 1994. Voir aussi Ian Mortimer, *1415: Henry V's Year of Glory*, Londres, Bodley Head, 2009.
3. Olivier Bouzy, « Les morts d'Azincourt : leurs liens de famille, d'offices et de parti », dans Patrick Gilli et Jacques Paviot (dir.), *Hommes, cultures et sociétés à la fin du Moyen Âge : Liber discipulorum en l'honneur de Philippe Contamine*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, coll. « Cultures et civilisations médiévales » (n° 57), 2012.

les 2 000 morts du siège, il reste encore 8 500 hommes pour marcher sur Calais et se battre à Azincourt. Par conséquent, la différence entre l'armée française et l'armée anglaise ne fut pas tant quantitative que qualitative (beaucoup plus d'hommes d'armes d'un côté et beaucoup plus d'archers de l'autre). Cette comptabilité décredibilise quelque peu le *chariot speech* de Henry V dans la pièce, mais il faut se rappeler que le barde de Stratford s'appuyait énormément sur ce qu'écrivait Holinshed qui reprenait lui-même servilement les chroniques propagandistes du XV^e siècle. L'idée que les Français étaient trois à quatre fois plus nombreux que les Anglais est, semble-t-il, un mythe à revisiter.

Si l'on veut à présent décrire les états-majors des deux armées, il faut là encore s'éloigner de Shakespeare. Rappelons pour commencer les personnages de la pièce. Dans le camp français sont cités le roi Charles VI, le Connétable, le Dauphin, duc de Guyenne, le duc d'Orléans, le duc de Berry, le duc de Bourbon, et Rambures ; dans le camp anglais le roi Henry, le duc de Gloucester, le duc de Bedford, le duc de Clarence, le duc d'Exeter (héros combattant), le duc d'York (héros qui meurt au combat), le comte de Salisbury, le comte de Westmorland, le comte de Warwick et Sir Thomas Erpingham.

Passons en revue ces personnages dans la vie réelle. Le roi Charles VI, pour commencer, était absent lors de la bataille en raison de sa maladie mentale de même que le Dauphin, Louis de France, Duc de Guyenne. Ce dernier était au demeurant bien peu adapté à la guerre puisqu'il mourut de maladie à dix-huit ans, quelques semaines après la bataille à laquelle il ne participa pas. Le duc de Berry était trop âgé pour livrer combat. Jean, duc de Bourgogne, ne fut pas convoqué à la bataille par Charles VI car ce dernier se méfiait de lui (il avait fait assassiner son père) et par conséquent le duc n'ordonna pas à ses vassaux et à ses troupes de marcher contre les Anglais. Ceci n'empêcha pas certains d'entre eux de le faire.

Charles, duc d'Orléans, en revanche, était bien présent mais à vingt-quatre ans, il avait bien peu d'expérience militaire. Les deux autres princes du sang sur le champ de bataille étaient Jean, duc d'Alençon (30 ans), qui n'avait pas franchement prouvé sa valeur dans la campagne de Bourges l'année précédente et Jean, duc de Bourbon (trente-trois ans), qui, lui, avait un peu combattu en Charente. L'armée ne pouvait guère être confiée à de tels hommes et, heureusement, le roi Charles pouvait compter sur ses grands officiers. Le premier d'entre eux, Charles d'Albret, 47 ans, cousin du Roi, était connétable de France. Il avait servi en Charente et en Guyenne contre les Anglais et s'était rangé dans le camp des Armagnacs au début de la guerre civile. C'est lui qui commandait l'armée française à Azincourt au côté du maréchal Jean Le Maingre, dit « Boucicault », un héros de cinquante et un ans à la réputation bien établie, qui avait servi en tant que croisé contre les Turcs dans le grand engagement de Nicopolis (1393) puis au siège de Constantinople (1399) et encore à celui de Gênes (1410). Son nom, bien qu'attaché à des défaites, était